LES HÉROÏNES
DE PARIS,

O U

L'ENTIERE liberté de la France, (1) par les Femmes.

POLICE qu'elles doivent exercer de leur propre autorité.

EXPULSION des Charlatans, &c. &c.

TROP de confiance allait nous perdre, nos ennemis eux-mêmes nous en avertissaient, sans y penser. Leurs scandaleux triomphes, leurs bruyantes orgies qui nous avaient déjà éclaircis sur leurs projets détestables du 13 Juillet, viennent encore de les trahir. Les méchans, quelque rusés qu'ils soient, quelque consommés qu'ils soient dans le crime, se trahissent toujours. Le Ciel & leur propre cœur troublent leurs opérations les plus artificieuses & les plus secrettes.

---

(1) Par un homme de Lettres connu, qui va publier un Ouvrage intitulé, *la France vue dans l'avenir.*

Nous pouvons nous flatter que voilà notre *liberté* raffermie ; elle en avait befoin, elle ne devait plus durer qu'un moment, elle était ruinée de toutes parts...... Et ce font les femmes qui nous l'ont rendue ! De quelle gloire immortelle elles viennent de s'environner ! Dans quel ordre (1), & avec quel courage elles sont allées au nombre de près de dix mille, demander raison aux dignes Suppôts du defpotifme, du dernier crime qu'ils venaient de commettre, & qui en effet a été le dernier pour quelques-uns d'entr'eux. Le crime horrible, ce crime de lèze-nation fut d'avoir, de fang-froid, fait les apprêts d'une fête dont il était décidé que la fin ferait la proscription de la *Cocarde Nationale*, à la place de laquelle chacun prendrait la cocarde noire ; & on avait, en effet, rempli fes poches de cocardes noires, pour les arborer folemnellement au milieu de la gaieté du feftin. Cette nouvelle Saint Barthélemy fe trâmait d'une manière auffi galante que celle du 13 Juillet dernier, & que

(1) Sur les Drapeaux qui les précédaient, elles avaient pendu une balance, où en effet elles allaient pefer nos deftinées ; elles s'étaient permis d'obferver la Juftice que cette balance défignait, & elles l'ont obfervée religieufement. Quel dégat ont-elles commis ? Qu'ont-elles pris, fans le payer, & qui ont-elles puni, fi ce n'eft leurs aggreffeurs ou d'autres coupables, depuis long-temps condamnés par le Public ?... Les Ariftocrates, à la place des femmes du Peuple, auraient-ils été auffi délicats ? Voyez dans la note de la page fuivante, comme ils l'étaient autrefois dans un autre genre qui intéreffe l'honneur des femmes ; & ils penfent encore à-peu-près de la même manière.

celle du 24 *Auguste* 1572. (1) (Le mot *Auguste* vaut bien mieux que *Août*).

La cocarde qui nous a ſauvés, & que le Roi a voulu porter, fut jettée avec mépris, & foulée aux pieds par les convives. C'était moins à la cocarde qu'à la Nation que cet outrage s'adreſſait. On eût volontiers mêlé au vin de Champagne, quelques goutes de notre ſang, qu'on appelle celui de *la canaille*, & qu'on eſpérait faire bientôt couler avec plus d'abondance. Ces Meſſieurs faiſaient-là ce qu'ils appellent ſi agréablement une *prélibation*. (2)

Ils nous diſent, pour ſe juſtifier, que les Diſtricts de Paris ont, avant eux, donné des fêtes ; mais elles étaient un peu différentes ; il faut d'ailleurs convenir que ce ne ſont généralement plus les meilleurs Citoyens, ni ſur-tout les plus prudens qui les ont propoſées. On a mieux fait au Diſtrict des Petits-Auguſtins, on a employé l'argent de la fête, à un don patriotique.

---

(1) C'eſt le maſſacre qui s'eſt fait en peu de jours, de preſque tous les Proteſtants à Paris et dans tout le Royaume, ſous le règne de Charles IX.

(2) Ce mot vient du latin, & ſignifie *commencer à boire*. La Nobleſſe Française l'employait autrefois pour déſigner un droit barbare qu'elle s'était approprié, & qui exiſtait auſſi dans pluſieurs autres Royaumes. Quand deux jeunes gens de la campagne se mariaient, le Seigneur du Village avait le droit de coucher la première nuit des nôces avec la nouvelle épouſe. Par cet uſage affreux, le premier enfant qui naiſſait de chaque mariage, était presque toujours le fruit d'un adultère. Faut-il s'étonner que par cette vexation & tant d'autres, on ait rendu le Peuple méchant, & on lui ait fait contracter tous les vices qu'on lui reproche ?

Le pain nous manquait après la plus belle récolte ; & on avait pris de bonnes mesures pour qu'il manquât ; on allait bloquer Paris, le réduire à toute extrêmité ; il en existe des preuves de fait. Nos frères de nos Provinces seraient venus à notre secours ; mais ils n'auraient pû y venir assez tôt ; ils nous auraient trouvés tous, ou morts, ou n'ayant plus qu'un moment à vivre. La Providence seule nous a sauvés, & par les moyens les plus faibles, pour que nous en rapporassions toute la gloire. Elle a inspiré aux femmes la résolution d'affranchir la Patrie, elle les y a fait réussir ; elles ont obtenu du Roi qu'il vînt habiter au milieu de nous, il n'en fallait pas davantage. Nous devons dire à leurs louanges ce que les femmes Juives disaient de David, lorsqu'il eut vaincu le géant Goliath, & qu'il lui eu tranché la tête. *Saul a tué mille de nos ennemis. David en a tué dix mille.*

Les Aristocrates font une plaisanterie amère. Ils nous disent que la Providence a choisi dans une fort belle classe de la société, les Héroïnes, par lesquelles elle voulait nous sauver. Elle les a tirées de la Halle, du marché de l'Abbaye, & elles iront demain célébrer leur victoire au cabaret.

Ce reproche est grave ; il y faut répondre. Voyons d'abord comment toute révolution utile & juste peut se faire dans un grand peuple, chez lequel des abus multipliés ont mis trop de disproportions entre les individus qui le composent.

Quelques têtes bien organisées, quelques bons Citoyens écrivent, parlent, démontrent la nécessité de secouer un joug avilissant, insuppor-

table. Le Peuple les écoute, il s'étonne de n'avoir pas penſé à tout cela comme eux ; il s'indigne contre lui-même, de ce qu'il s'eſt trop long-temps ſoumis à l'eſclavage ; il s'échauffe ; il prend les armes ; on ne peut plus le retenir. Bientôt la révolution eſt faite ; mais ſerait-il poſſible qu'elle le fût par ceux-mêmes qui l'ont préparée ? Ils ſont en ſi petit nombre & ordinairement ſi faibles !

Les femmes qui viennent d'effectuer celle que nous célébrons, ſont, dites vous, des harangères, & quels ſentimens d'honneur peuvent-elles avoir ? Je réponds que ſous des dehors peu avantageux (& ces dehors même ſont le funeste ouvrage des gens riches, comme je le prouverai dans un autre écrit) les femmes du peuple cachent un grand caractère qui ſe montre au beſoin ; il ſe dénie peu-à-peu, parce qu'une éducation négligée & groſſière, que les gens riches feraient fâchés qu'elles n'euſſent pas, (1) les ramène à des vices que la miſère leur rend preſqu'inévitables ; mais procurez-leur une exiſtence plus douce & plus honnête, telles qu'elles l'auront enfin bientôt, & vous verrez les vertus croître, & ſe ſoutenir parmi elles. Vous verrez auſſi qu'elles auront alors un avantage ſur nos dames, qui ſe piquent de

(1) On trouve encore des personnes assez injuſtes pour prétendre que le Peuple ne doit ſavoir, ni lire, ni écrire, qu'il ne faut point l'éclairer, qu'il faut qu'il vive dans l'ignorance, de peur qu'il ne connaiſſe le prix de la liberté, & qu'il ne veuille plus ſe laiſſer enchaîner.

ſentiment, & même ſur celles qui en font preuves; car elles ont du nerf, de l'énergie, ce que *la déplorable ſanté du beau monde* ne permet plus aux femmes qui ont le malheur d'y vivre.

Celles qui viennent de nous ſauver, méritent, je le répète, toute notre reconnaiſſance, & c'eſt pour commencer à nous en acquitter, que nous devons leur donner des avis, dont elles profiteront ſans doute. Il faut qu'elles ne faſſent plus des quêtes qui les aviliſſent. Il faut qu'elles ſoutiennent la gloire qu'elles ont acquiſe; il faut qu'elles ſe montrent dignes du beau rôle qu'elles viennent de jouer devant toute la France; elles devraient ſe charger d'une police reſpectable, & qui les honorerait infiniment. Ce ſerait non-ſeulement de ne jamais boire avec excès; (cela eſt horrible dans les femmes, puiſqu'elles devraient toujours être la douceur & la modeſtie même) mais auſſi de ne pas ſouffrir que les hommes s'ennivrent, elles peuvent avoir cet empire ſur eux. Ce ſerait de prévenir & d'empêcher les querelles, de ne plus s'amuſer à voir des Charlatans, que les Ariſtocrates ont fait revenir depuis peu à Paris, pour nous diſtraire, pour nous détourner de nos devoirs, pour nous faire négliger les moyens de repouſſer les maux qu'on nous préparait. Il faut chaſſer les Charlatans ou les obliger à travailler, ce ſont des hommes dangereux. Les femmes devraient auſſi empêcher que l'on ne manquât de reſpect au Clergé, & aux gens titrés. On en veut ſur-tout au Clergé, & certainement il a des torts; mais il faut ſe ſouvenir qu'il y a dans cette claſſe des hommes bien reſpectables,

& que c'eſt toujours un mauvais exemple à donner que celui du mépris pour les Miniſtres des Autels. D'ailleurs, ils ne peuvent, ni ne veulent plus nous nuire; ils ont fait tous les ſacrifices qu'on leur a demandés. Les Anglais qui ſont libres depuis beaucoup plus long-temps que nous, ont un uſage bien généreux dans leurs combats, trop fréquens à coups de tête & à coups de poings, dès que l'un des deux champions tombe, l'autre lui tend la main pour le relever, & ils s'embraſſent. Imitons-les à l'égard des ci-devant privilégiés, c'eſt à-dire des Nobles & des Prêtres.

Les femmes, enfin, devraient auſſi défendre aux Gardes de barrières, de laiſſer paſſer les fruits verts ou pourris que l'on apporte au marché. Le peuple, & ſur-tout les enfants s'empoiſonnent avec ces fruits; ils ont des maladies lentes qui les conſument, & qui viennent de cette cauſe & des farines gâtées que nous mangeons depuis pluſieurs mois; mais qui enfin vont ſans doute être employées à faire de l'amidon.

Se diſtribue rue Haute-Feuille, N°. 36.

Chez KNAPEN Fils, Libraire Imprimeur,
au bas du Pont Saint-Miéhel.